

Rencontre avec Jean-Yves Mitton  
Retranscription augmentée de l'entretien

Entretien réalisé par Frank Brénugat, Lionel Gibert et Jean-Marc Saliou  
Ambérieux-en-Dombes, septembre 2016

**Lyonnais d'adoption, vous êtes né à Toulouse. Comment s'est passée votre adaptation ?**

Jean-Yves Mitton : Alors... Toulouse... Je suis né en 45 juste après la guerre. La BD n'était pas encore là... Les premières BD américaines sont arrivées. Moi je n'étais pas vraiment dans le coup. Si ! Je lisais Tarzan, Zorro et toutes les premières BD qui arrivaient des États-Unis comme Mickey. Donc j'avais cinq ou six ans dans les années cinquante, et jusqu'à l'âge de dix ans, je ne m'intéressais pas vraiment à ce domaine. C'est en arrivant à Lyon en 58 que j'ai découvert les BD un peu plus adultes, notamment celles de Felix Molinari, un Lyonnais qui dessinait dans Gary. J'admirais ses dessins et je l'ai toujours admiré jusqu'à son décès. C'était un grand artiste qui travaillait en noir et blanc, à la méthode américaine. Comment s'appelait ce grand dessinateur d'aviation ? Milton Caniff, voilà ! Il était très influencé par le style de Milton Caniff qui préfigurait déjà les premiers super-héros encore absents, exception faite des premiers Superman. J'ai fait une année de Beaux-Arts à Lyon en 1960. J'avais donc quinze ans quand j'ai appris la base essentielle du graphisme, la géométrie dans l'espace, l'anatomie humaine ou encore l'art déco. Pas facile de dessiner une bouteille sur une table, une chaise posée au sol, une perspective. Mais ce sont des bases essentielles. Comme dans tous les métiers, on retrouve cette base d'apprentissage. Et quand je suis sorti en 61 après les vacances d'été, je n'ai pas voulu retourner aux Beaux-arts : j'ai voulu trouver tout de suite un métier. C'était le plein emploi à l'époque. Il y avait quatre éditeurs à Lyon. J'ai été pris par le deuxième : les éditions Lug. Puis j'ai travaillé pour eux pendant un peu plus de vingt-cinq ans alors que j'étais rentré chez eux pour trois mois d'apprentissage à l'atelier !

**Je reviens à votre période des Beaux-Arts : vous avez travaillé l'anatomie, le modèle vivant. Je suppose que cela vous a beaucoup aidé pour dessiner notamment les super-héros.**

Énormément. Le modèle vivant, c'était d'abord du croquis. Il fallait dessiner une personne nue la plupart du temps, soit un costaud, soit une jolie fille, et ce, en trois minutes. Habillée ou déshabillée, mais il est plus facile de dessiner une personne déshabillée. Les formes sont les mêmes, nous avons tous les mêmes muscles à peu près au même endroit, à part quelques détails près entre hommes et femmes. Une personne habillée est plus difficile à représenter parce qu'il y a les plis, les tissus. Le lin n'a pas les mêmes plis que la laine ou la soie. On ne dessine pas un blue-jean comme on dessine un pantalon de sortie, par exemple. Une robe de femme qui tombe, ou un imperméable, c'est encore un peu plus difficile. Et il fallait faire cela en trois minutes. Regarder au jugé à peu près les proportions, dessiner les plis, un ensemble... tout cela en trois minutes hein ! Le prof passait et nous disait : « Terminé ! On ramasse les feuilles ! » On était noté immédiatement et on recommençait après trois minutes une autre position, un autre personnage. C'était parfois un élève aussi qui participait au modèle vivant. C'était

valable pour les statues en plâtre, les statues gréco-romaines, etc. Les bases étaient là : les ombres, les ombres portées et les oppositions lumière/ombre évidemment. Je dis souvent aux jeunes dessinateurs quand ils rentrent dans le métier : « Apprends à dessiner tout ce que tu vois autour de toi en trois minutes : une voiture, un chat, un arbre dans le jardin, un parc public, le plus rapidement possible. » Après dans la bande dessinée, je dirais que cela devient facile. On ne trace plus sa ligne d'horizon : elle est dans la tête et on sait très bien où se situe le point de fuite. Je pense que vos auditeurs qui ont peut-être fait un peu de graphisme comprendront immédiatement ce qu'est la ligne d'horizon et le point de fuite pour la géométrie dans l'espace. Quand on maîtrise cela, le dessin de bande dessinée devient très facile, dans la mesure où ces questions de ligne d'horizon et de point de fuite se posent à chaque vignette, à chaque dessin. Il faut repenser cette ligne de fuite, même dans un gros plan : il y a une ligne de fuite derrière et les oreilles ne sont pas tout à fait là où elles devraient être et on ne peut pas les décoller ! (Rires)

### **On acquiert ainsi les automatismes qui libèrent la création, c'est bien cela ?**

C'est la base même du graphisme : la ligne de fuite et la ligne d'horizon. Tout le reste après se construit autour. Ce sont nos Anciens sous la Renaissance qui nous ont appris cela il y a cinq siècles... (Rires)

### **Vous êtes ensuite passé à la bande dessinée humoristique avec Pim Pam Poum, Plume ou encore Popoff puis à la bande dessinée réaliste avec notamment Blek le Roc. Comment passe-t-on d'un style à l'autre ?**

Ce passage de l'un à l'autre s'est fait notamment à la demande de l'éditeur. Étant le patron, il gère sa maison : il sait ce qui se vend, ce qui se vend moins bien et ce qui ne se vend pas. Arrive un moment où se joue le drame de la « page blanche ». Vous avez cité Popoff, Pim Pam Poum, Blek le Roc, à savoir des publications mensuelles. Comme la plupart de ces productions venaient de l'extérieur — Pim Pam Poum des États-Unis, Popoff et Blek d'Italie —, il arrivait parfois que surviennent des arrêts dans leur production. Il fallait dès lors remplir les vides pour répondre aux contraintes du périodique, sinon ce dernier était foutu. Ou alors il fallait mettre à la place des fonds de tiroirs qui avaient peu d'intérêt : des trucs thématiques, un peu pédagogiques comme une courte étude sur le fonctionnement d'un barrage par exemple. Et là, on m'a demandé de remplir des pages. Mes premières pages ont été Pim Pam Poum. Je me rappelle avoir fait douze planches de Pim Pam Poum, en tirant la langue, en copiant et là pour le coup, j'avais fait mes couleurs ! Le patron m'a dit : « C'est bon ! Allez ! Que voulez-vous faire maintenant ? Vous voulez vous trouver un petit personnage ? » Allez ! J'ai fait Popoff, le compagnon de Pougatchoff qui venait d'Italie et d'autres personnages sur lesquels je vais passer et qui ont presque disparu aujourd'hui. Et puis après est arrivé Blek le Roc. J'ai commencé à faire mes premiers Blek vers 1970. J'ai eu une interruption militaire en Afrique qui a duré dix-huit mois et au retour on m'a proposé de tirer la langue sur Blek le Roc. J'ai alors commencé à faire mes premières planches à la maison, en rentrant le soir. Je venais de l'atelier qui est au centre de Lyon. On habitait à Bron dans la banlieue. Je prenais mon vélo, je faisais douze kilomètres aller, douze kilomètres retour. Je rentrais vite à la maison pour dessiner, dessiner. Je livrais mes

premières livraisons. Il m'a d'abord fallu copier ce que faisaient les Italiens. Ensuite, je n'ai plus copié, c'était enregistré. Je voyais la méthode, ce qu'il fallait faire et ne pas faire. Blek a duré jusqu'en 1986.

### **Blek le Roc est le premier tournant dans votre carrière ?**

Concernant le dessin réaliste, oui.

### **Vous étiez au scénario. Mais ne travailliez-vous pas avec Marcel Navarro ?**

Tout à fait. Sur les vingt-sept épisodes que j'ai exécutés, un peu plus de la moitié ont été faits en collaboration avec Marcel Navarro. C'était simple : j'allais chez lui le dimanche, où l'on buvait force Cognac. Il avait une épouse, Antonietta, laquelle était une cuisinière hors pair. Ah, la poule truffée à la lyonnaise... C'était une cuisinière... On se régalaient avec ma femme quand on y allait. On buvait des cognacs l'après-midi devant la cheminée. Et que faisons-nous ? Des scénarios. Mais de façon très décontractée et d'une manière impromptue. Je prenais des notes, puis je rentrais à la maison et organisais mon découpage. Ce dernier se composait soit de cinquante-cinq planches sur trois bandes ou soixante-cinq planches sur deux bandes. C'est moi qui ai demandé de passer de trois bandes à deux bandes pour élargir les dessins dans l'esprit du cinémascope. Et à cette époque-là, j'ai pris mon indépendance en faisant mes propres scénarios avec l'accord de Marcel Navarro évidemment.

### **Faisiez-vous également les story-boards ?**

Quand c'était pour moi, c'était des cubes et des ronds. Je ne perdais pas de temps à raconter ce que j'allais dessiner dans la minute suivante. H pour "Héros", M pour "Méchant", A pour "Anglais", GR pour "Giubbe Rosse", à savoir les tuniques rouges ou homards rouges ! J'ai d'ailleurs une anecdote pour vos lecteurs : si vous relisez les anciens Blek, sur les casques des homards rouges — donc les tuniques rouges — il y a marqué GR... Nous nous sommes alors demandé au début ce que cela voulait dire. Cela ne pouvait pas être Great Britain (GB). Mais il y avait quand même la couronne du Roi de l'époque. Par la suite, nous avons su par les Italiens que cela voulait dire tunique rouge, "giubbe" signifiant veste ! Imaginez un Indien où il y a marqué : « Indien » ! (Rires) J'aimais bien ce côté un peu naïf, dans l'esprit de la bande dessinée de l'époque... Au terme, vingt-sept épisodes furent dessinés dont le dernier fut terminé en 1986. Je me suis régalé ! Régalé parce que j'ai découvert avec cette série l'aventure, une certaine liberté — exception faite au début où la censure continuait d'opérer. Il fallait dessiner des animaux, des chars de cavalerie avec toujours cette pointe de fantastique.

### **Comment procédiez-vous au niveau des couleurs ?**

Moi, je vois la vie en noir et blanc... dans mon travail. Les couleurs, c'était le procédé Benday petit point. Les couleurs étaient faites chez Intergrafica à Milan. Cette partie du

travail n'était pas faite en France. Les couleurs de l'époque pour les séries Mustang, Titans, Strange et les autres étaient réalisées à l'étranger.

**Vous n'avez jamais mis personnellement en couleurs vos dessins. Pour quelles raisons ?**

Pour des couvertures ou des affiches de festivals, parfois oui, mais pour des récits, jamais. Je livrais en noir et blanc et après, à ma charge de trouver un ou une coloriste. Cela a toujours été assez facile en ce qu'il existait de nombreuses jeunes femmes disponibles travaillant dans le domaine de la couleur. Mais je n'ai jamais eu de coloriste attirée. Et puis les méthodes ont changé. Mais celle à laquelle vous faites peut-être référence, Brigitte Findakly, travaillait encore à l'aquarelle, sur "bleu" et le tout passait ensuite à la photogravure.

**Il y a aussi Reed Man qui a travaillé sur Mikros.**

Reedman, j'ai oublié de le citer tout à l'heure.

**Aujourd'hui, tout est fait sur ordinateur...**

Maintenant, c'est tout ordinateur...

**Comme Ben Hur par exemple.**

**Ben Hur**, c'est Jocelyne Charrance. Elle a un mérite : elle travaille sur ordinateur puis elle revient par-dessus à l'aquarelle. Il y a encore une patte humaine. Je dis souvent aux coloristes : « Écoute, ça ne fait rien si ça dépasse. Ça ne fait rien si à tel endroit la couleur est un peu inexacte, comme pour un détail sur une chemise rouge. » Ce n'est pas important. Le lecteur n'y prête pas tellement attention. C'est l'ambiance qui compte. Soleil couchant ou soleil levant, atlantique ou méditerranée. Là, cela importe puisqu'il ne s'agit pas de la même lumière. Si l'aventure se passe au Texas, la couleur ne sera pas la même que si l'aventure se déroule dans le Quercy. La couleur, l'ambiance, les nuits, les nocturnes devront ici traduire la dimension quelque peu sinistre de l'endroit. Dans le polar ou le suspense, on rajoute du noir. Il faut noircir. On procède de même au cinéma. Il convient par conséquent d'alléger les couleurs à ce moment-là. Pour une ambiance médiévale, on a tendance à mettre un peu plus de camaïeu, des bruns pour exagérer un peu la pauvreté du peuple. Tous les coloristes connaissent cela. Par contre pour la bande dessinée humoristique, il faut que cela soit éclatant. Ce seront de grands ciels bleus pour les jeunes lecteurs. Aux coloristes, je leur dis simplement : « Attention ! Le ciel est orageux. On annonce de la pluie. » C'est un effet qui augmente le suspense, l'attention du lecteur. Faire arriver la neige, la pluie, le vent, c'est toujours excellent parce que cela rappelle la météo, le temps qui passe. Le ciel n'est pas toujours bleu, la preuve ! [NDRL : il pleut en ce moment même chez notre hôte, bien à l'abri que nous sommes, sous la véranda. Petit cadeau de Brest ramené de nos valises...] On exagère parfois en ce sens certains effets : ainsi les flaques d'eau, le soir, dans une ville ne font qu'augmenter la

tension du lecteur. Le cinéma utilise d'ailleurs les mêmes ingrédients comme nous l'avons évoqué précédemment.

**La colorisation par ordinateur donne parfois un rendu froid. Il faut bien savoir le maîtriser, à l'instar de Laurent Lefevre sur les éditions Roa. Son travail est en ce sens impressionnant.**

Tout à fait. L'ordinateur reste un outil. Le danger pour certains dessinateurs est de courir sur leurs dessins, de faire de la ligne claire avec très peu de noir, peu d'effets personnalisés au risque d'abandonner cette ambiance aux coloristes. Ils vont escamoter leur dessin. D'où le sentiment, parfois, d'une certaine ressemblance entre toutes ces bandes dessinées. C'est le côté clinique et froid dont vous parliez. Si le coloriste utilise les mêmes ingrédients pour un intérieur et un extérieur, il se trompe. Quand on sort, la lumière est différente. Sous la véranda, présentement, la lumière est différente de celle du salon. Changement de milieu. La vie finalement. Elle est l'expression de changements perpétuels de milieux : la lampe de chevet dans la chambre, les scènes un peu sensuelles, une petite lumière, quelque chose qui donne des rondeurs au corps, à la chair. Or, certains coloristes numériques vont taper sur rose pour avoir un rose, sur rouge pour avoir un rouge. Tout le monde peut faire cela ! A contrario, un bon coloriste comme Laurent Lefevre — lequel m'a colorisé des affiches — a ce sens du noir et blanc sur lequel on va poser de la couleur. Ce n'est pas de la ligne claire. La ligne claire, c'est Tintin, Blake et Mortimer. C'est Casterman. Et là, ce sont souvent des aplats. Dans le réalisme, que je pratique surtout, les chairs ont des volumes. D'abord créer en noir et blanc. À charge au coloriste par la suite d'essayer de ne pas faire oublier le noir et blanc. Et puis, on peut être réédité en noir et blanc, ce qui est mon cas !

**En France, Blek le Roc est très populaire. Les gens qui ne sont pas férus de bandes dessinées connaissent néanmoins ce personnage. Ils disent : « Ah oui, ce trappeur qui se bat contre les Anglais ! » Mais vous lui avez donné un style plutôt français...**

En tout cas, plus historique. Au début de sa création, il répond davantage aux canons italiens, puisque nos amis transalpins en sont les créateurs, encore aujourd'hui. Il y a d'ailleurs à ce propos toujours un problème de copyright. Les aventures de Blek se passent dans le monde des trappeurs aux frontières indéfinies, oscillant entre un Canada et des États-Unis aux frontières incertaines. Les lieux concernent les forêts du Nord-Est, la région de Québec, de Boston. Cependant, les protagonistes ne rencontrent aucun personnage historique. Or l'histoire se passe pendant la révolution américaine, lors de l'indépendance de 1776. Des personnes célèbres comme Washington, Cornwallis ou encore Benjamin Franklin y ont participé. Les Lumières de la France ont également investi cette histoire américaine au travers des figures prérévolutionnaires de Voltaire, Rousseau ou encore Diderot. À un moment, je me suis dit pourquoi ne pas impliquer ce héros dans l'Histoire avec un grand H ? Si bien qu'on fait venir celui-ci à un moment en Angleterre, puis en France. Il va rencontrer dans les salons parisiens les futurs révolutionnaires de notre révolution nationale de 1789. Et là, il fourbit ses armes sur la liberté, la République et le combat contre l'Angleterre. Plus impliqué sur ces thématiques, il fait la rencontre de Washington. Il ira même jusqu'à sauver Benjamin Franklin de la noyade ! Voilà notre héros prenant corps. Cerise sur le gâteau — et avec

l'autorisation des Italiens — je lui fais voir le jour à Saint-Malo. Yann le Roc ! Je ne pouvais pas mieux tomber qu'avec vous ! [NDRL : Vos serviteurs sont les heureux habitants de Brest même !]

## **Un Breton !**

Saint-Malo, c'est le rêve. Logiquement, j'aurais dû situer les aventures de Blek à Nantes ou Bordeaux, eu égard au commerce des esclaves. Mais, après avoir découvert moi-même Saint-Malo, je me suis dit que c'était vraiment la ville corsaire idéale pour la bande dessinée ! Elle a été reconstruite en 44 et elle est encore plus merveilleuse maintenant. Ainsi naquit Blek. Les Italiens m'ont répondu : « Pas de problème ! » Il pouvait difficilement partir du port de Rome ou de Gênes... Il lui fallait ce côté révolutionnaire. Le professeur Occultis, son compagnon, est né en Bourgogne sous une barrique de Pommard ! Lui, c'est le bon vivant ! C'est un goinfre qui bouffe la vie et qui aime boire. Mais c'est aussi un savant qui se montre toujours très sentencieux. C'est à la fois le double et l'antinomie du héros. Ce schéma est typique pour bien des héros. Il correspond à la Chose dans Les Quatre Fantastiques. À l'origine des aventures, on trouve Roddy, le petit trappeur. C'était lui le héros en 1954. Quand Blek est arrivé en France, on a gardé le titre Le Petit Trappeur pendant très longtemps. Roddy avait un oncle trappeur qui s'appelait Blek. Petit à petit, ce dernier a pris le dessus sur Roddy. Blek est devenu le véritable héros et les choses sont restées par la suite en l'état d'une manière immuable. Voilà donc Yann Le Roc qui s'en va découvrir le passage du Nord-Ouest au-dessus du Canada où il fait naufrage. Son père meurt et il enterre ce dernier entre deux icebergs sur les terres du Labrador. Il est recueilli par la suite par les Indiens montagnais et va devenir à son tour indien. Il va apprendre à faire un feu, une cabane, à chasser les loups. Il va devenir trappeur. Et puis, un jour, il sauve une jeune aristocrate anglaise — il faut toujours sauver une jeune aristocrate... Elle va lui raconter ce que l'Angleterre prépare contre l'Amérique, l'affaire de Boston, le tabac. Ce que doivent connaître certains de vos lecteurs. Nous sommes donc dans les années 1770. Tout est là : les Anglais, les ours, les loups, les grands fleuves, les Indiens. Tout est là pour rendre exaltant Blek le Roc. Il va garder son nom le Roc, un nom breton. L'origine du prénom Blek vient du fait qu'à un moment, il s'habille en noir comme les corsaires, "black" en anglais. Et avec l'accent canadien, Black devient « Blaike » et par voie de conséquence Blek. Il fallait joindre les deux bouts comme on dit ! Et petit à petit, on y est arrivé. Les premières aventures ont été rééditées par Original Watts et remportent un succès fou. Comme vous le disiez : « Oh Blek ! Je lisais ça quand j'étais gamin ! » Des files de gens qui ont les cheveux gris m'assèment cette remarque et moi ça me rajeunit ! On est en train de préparer pour octobre le deuxième tome de Blek le Roc : Les Origines d'Occultis [NDLR Disponible à ce jour]. Et la suite naturellement. On a cependant quelques contentieux avec les éditions milanaises IF Edizione, lesquelles étaient le repeneur en Italie des éditions Dardo. Je vais vous raconter une anecdote assez triste à ce sujet, et pourtant Dieu sait si je suis italophile ! Les Italiens ont vendu en bradant tous mes originaux de Blek, à savoir 1865 planches... Avertissement à ceux qui nous écoutent : si un jour, vous trouvez des Blek en Italie, ils sont à vous. Je ne sais pas à quel prix en euros maintenant, comme la lire n'est plus de mise. Mais ils ont été bradés au festival de Lucca en Toscane. 1865 planches ! Ce qui auprès des tribunaux italiens nous donne une certaine latitude au point de vue des droits. Ils nous fichent la paix parce qu'ils les ont foutues en l'air en les bradant... 1865 planches, ça fait à peu près un mètre de haut ! Ce sont les seules planches qui dans toute

ma carrière ont été définitivement éparpillées, vendues sans que je le sache. De façon irréversible. Et là, je reproche beaucoup à Marcel Navarro et aux éditions Lug d'avoir passé un contrat avec les Italiens à l'époque. Moi, je n'étais pas au courant et je ne l'ai su que bien plus tard, mais c'était trop tard... Voilà pour Blek.

### **Que vous a apporté la reprise des super-héros de Marvel, comme Spiderman, Les Quatre Fantastiques ou encore Le Surfer d'Argent ?**

J'étais en plein dans les Blek. C'était en 1980, au siècle dernier (sourires) et comme pour la série Blek, l'Italie travaille avec de nombreuses importations venues des USA. Le premier super-héros que l'on a vu arriver, c'était Spiderman, dessiné par Steve Ditko je vous le rappelle. C'était assez moyen, mais impressionnant puisque la série était en couleurs. C'était la première fois qu'on éditait en couleurs des histoires réalistes. Les onomatopées étaient autorisées ainsi que certaines violences, que nous ne pouvions pas nous permettre de réaliser. C'était par conséquent attirant. Après la traduction, il fallait là aussi retoucher et encore retoucher. La censure était encore là, mais bien moindre. Le Surfer d'Argent est arrivé et alors là j'ai été épaté ! Les dessins de John Buscema sortaient totalement de ce qu'on faisait auparavant. Cela a constitué une vraie révolution ! Vinrent ensuite Les Quatre Fantastiques. C'étaient là les trois premières séries qui sont arrivées en 1967-68. Le temps s'est écoulé et moi je continuais à faire mes Blek. Mais je commençais à faire des couvertures pour Strange, Titans et d'autres. Il s'agissait simplement de couvertures, mais c'était une bonne préparation, un bon tremplin aux personnages qui allaient paraître à l'intérieur. Et là, j'ai fait 400-500 couvertures inspirées de Marvel. Pourquoi ne prenait-on pas tout bonnement la plupart des couvertures de Marvel, me diriez-vous ? On reconnaissait celles-ci au fameux trademark "TM" apposé dans un petit coin. Tout simplement dans la mesure où les couvertures étaient soit bourrées de publicités, soit un peu trop violentes, soit encore parce qu'elles ne correspondaient pas à l'intérieur de ce que nous allions faire paraître. On retrouvait tellement de publicités dans ces couvertures américaines que ces dernières ressemblaient à des panneaux de flipper avec leurs éclats partout et leur texte — en anglais évidemment ! Alors, autant refaire les couvertures. On m'a confié ce travail pour le noir et blanc, puis à Jean Frisano qui les coloriait à l'aquarelle en Italie. Puis un jour, Marcel Navarro m'a dit : « Bon, il faut faire quelque chose. On a des propositions de la part des Américains, de Stan Lee — lequel était le directeur artistique des éditions Marvel. Allez, on va tenter quelque chose. » Et avec l'aide de Marcel Navarro et de ma femme — c'est elle qui a trouvé l'idée des personnages miniatures avant Ant-Man —, on a créé Mikros qui signifie « petit » en grec. Trois personnages, nés aux États-Unis, vivant à l'université et approchés par des extraterrestres qui vont s'en servir comme cobayes. Ces trois jeunes gens vont être réduits à la taille d'insectes et dotés des pouvoirs idoines. Pourquoi pas ? Ainsi un évier qui se vide devient un tourbillon ou une tempête. Une voiture miniature Dinky Toy devient un réel danger, etc. Mikros d'un côté, Saltarella de l'autre. Saltarella signifiant en italien « sauterelle » — puisqu'il nous fallait trouver un nom très "bondissant" ... Et enfin Big Crabb, lequel va être lui transformé en crabe. Mais ce dernier a gardé son gant de joueur de baseball. Les extraterrestres ne se sont pas gênés puisqu'ils lui ont mis une pince de crabe à la place ! On lui a rajouté le fameux "Stars and Straps" américain sur sa cuirasse. Ça a bien marché tout de suite, à tel point que j'ai fait soixante-quatorze épisodes. L'aventure a duré pas mal de temps avec quelques interventions d'André Amouriq, sur deux épisodes, me semble-t-il. Avec mes

soixante-douze épisodes parus dans un premier temps dans Mustang puis dans Titans, j'avais le pied à l'étrier ! Ce qui m'a permis de créer un peu plus tard Cosmo, Epsilon, Kronos, et aussi Demain... Les Monstres, le seul album sorti aux éditions Lug. C'était d'ailleurs là mon dernier travail pour les éditions Lug.

### **Vous êtes également intervenu sur Photonyk dessiné par Ciro Tota.**

Il y a eu Photonyk. Ciro Tota était toujours en retard ! Si tu m'entends, Ciro, tu le sais...

### **Un merveilleux dessinateur...**

Formidable ! Et quel ami ! Parmi les plus grands amis, un frère. Plus jeune que moi. Je l'appelais quelquefois "petit frère". Mais je bénissais son retard ! Cela me permettait ainsi par l'intermédiaire de Marcel Navarro de dessiner des épisodes de Photonyk... J'en ai dessiné onze ou douze. Avec la bénédiction de Ciro Tota qui me disait : « Allez, vas-y ! Fais ce que tu veux ! Évite juste de ne pas trahir mes personnages ! » Des personnages qui étaient formidables aussi, notamment celui du petit bossu. Taddeus Tenterhok, Docteur Ziegel et Tom Pouce sont autant de personnages attachants. On retrouvait un peu le trio de Blek. Ce côté blekien toujours...

### **Lorsque vous dessiniez des super-héros comme Mikros ou Photonyk, pensiez-vous à des dessinateurs américains comme Jack Kirby ou John Buscema ?**

Oui. Kirby, pas tellement, mais Buscema, énormément. J'ai d'ailleurs fait deux épisodes du Surfer en copiant trait pour trait le style de Buscema.

### **Cela vous a-t-il aidé pour la suite ?**

Cette démarche m'a aidé pour les compositions, pour la manière de poser les personnages dans un cadre, mais également pour ce côté voluptueux dans le trait.

### **Je pense aussi à Burne Hogarth, le dessinateur de Tarzan.**

Hogarth, c'est la même filiation. Hogarth et Buscema sont de la même école. À ceci près que Buscema a moins connu la couleur Benday, ce qui n'était pas le cas de Hogarth, lequel maîtrisait très bien la technique, notamment sur les grands formats. Concernant le noir et blanc, ils effectuaient la même qualité de travail. Joe Kubert, qui dessinait des histoires de guerres a également été inspiré par ces deux grands auteurs. C'était la même école. Je me suis inspiré de Kubert et parfois même de Caniff. Je fus sans conteste et totalement inspiré par les auteurs américains. Et puis petit à petit, j'ai commencé à dériver en faisant du Mitton ! Je crois que nous avons tous au départ une influence, c'est là chose normale.



## **Et du côté européen ?**

Blek, c'était dans l'influence des Italiens. Je ne m'en suis jamais bien éloigné dans la mesure où l'éditeur tenait absolument à ce que notre travail ressemble aux productions italiennes. J'écartais toutefois un peu plus mes dessins en faisant un peu plus de décors et beaucoup plus d'action. Mon Blek n'est jamais au repos ; il est toujours en train de courir. On constate en revanche souvent chez les Italiens quelque chose d'un peu arrêté. Les personnages qui parlent sont assez raides, à l'instar de ceux des bandes dessinées d'avant-guerre. Je m'applique personnellement toujours pour que ces derniers fassent quelque chose tout en dialoguant. Cela donne du mouvement. C'est ce que nous ont appris les Américains, aussi bien au cinéma que dans la bande dessinée. On apprend d'ailleurs au théâtre à se servir de ses mains. On ne manquera pas de dire à un acteur de théâtre : « Vous avez un très long dialogue qui va durer plusieurs minutes, avec votre partenaire, et il n'est pas question de rester comme ça, face au public, sans rien faire d'autre ! » On prend donc un café en même temps ou on regarde quelque chose de façon à garder le spectateur toujours en éveil. La même contrainte se retrouve dans la bande dessinée, où il s'agit de toujours garder le lecteur en éveil. J'ai aussi appris avec Hergé la mise au point du récit. Vous remarquerez en ce sens que dans ses albums, toutes les deux planches, une surprise ne manque jamais de jaillir à la dernière vignette : un coup de fil malencontreux qui surprend le lecteur, un grand bruit ou encore l'arrivée d'un personnage inattendu. Tous ces événements vont empêcher le lecteur de dormir et par conséquent vont l'inciter à tourner la page. Et je me suis dit que c'était là un secret pour tenir en haleine le lecteur. Toutes les deux ou trois planches, un petit événement. Toutes les douze planches, un événement un peu plus fort. À la moitié de l'album, un événement important et à la fin de l'album, " boum", le truc qui vous renverse sur le cul ! Voilà. C'est la leçon que nous apprenaient les grands feuilletonistes comme Alexandre Dumas. « Ah ! Que va-t-il bien se passer la semaine prochaine ou le mois prochain ? » C'est très immodeste ce que je dis, mais tous ces maîtres nous ont enseigné cette manière de tenir les lecteurs en haleine.

## **Je voulais revenir sur les super-héros. Quelle en est votre définition ?**

(Rires) Écoutez : entre nous, il y a quelque chose de ridicule, non ? D'abord, on sait très bien que les super-pouvoirs, ça n'existe pas. Je préfère en ce sens le masque de Zorro, parce que sous le masque, Zorro est toujours là, avec ses points faibles — c'est pour cette raison d'ailleurs qu'il ne sort que la nuit pour rendre justice. Mes préférences vont à l'Homme-Araignée, Spiderman. Si jamais la fac brûle, ce dernier est obligé de foncer aux toilettes pour enfiler son costume — et l'exercice doit relever de la performance au passage ! Lui au moins est obligé de se déguiser. Ce qui m'énerve en revanche, ce sont les super-héros ou super-héroïnes qui débarquent déjà tout déguisés. Et que dire concernant ce côté slip sur les collants ? Alors ça, ça m'a toujours énervé, à un point ! Au début, j'ai dessiné les collants par nécessité, mais en essayant de m'en écarter quelque peu. Mikros en revanche n'a pas de slip : son collant, c'est sa peau. Ce sont les insectes qui lui ont donné cette peau. Mais on sombre tout de même dans le ridicule, dans la mesure où rien de tout cela n'est vrai ! Il faut être anglo-saxon pour y croire... Les super-héros sont sacrés pour les Américains : on n'y touche pas. On trouve toujours un type en slip sur un gratte-ciel prêt à sauver le président, quel qu'il soit d'ailleurs... Pour nous autres Européens, esprits cartésiens, il y a quelque chose qui ne colle pas. Il a fallu toute

la puissance commerciale des Américains — le matraquage, disons-le — pour que le jeune public y adhère. C'est toutefois encore pire dans le manga ! Chez les Asiatiques, le super-héros arrive, sans aucune explication... Il rend justice et repart. D'où vient-il, qui est-il ? Mystère... Les Américains s'appliquent au moins parfois à lui donner une origine, une raison. Ce que j'aime chez les super-héros, c'est le défaut de leur cuirasse, leur talon d'Achille. S'il n'existe aucun défaut dans la cuirasse, ce n'est pas marrant. Il faut qu'il revienne parfois à son état naturel pour nous faire ressortir sa fragilité d'homme. Il s'agit d'exposer toute son humanité en le montrant mal rasé, en train de casser la croûte, de boire, de dormir ou bien d'avoir des besoins sexuels... De vivre tout simplement. Ce qui est intéressant chez les super-héros, c'est justement tout ce qui n'est pas super-héros.

### **Contrairement à Mikros, on n'a jamais vu en effet Spiderman payer ses factures...**

Eh oui ! Il faut bien payer ses factures... Spiderman, toutefois, a une tante qui est à l'hôpital et une amoureuse du nom de Jane. Cela lui donne une dimension beaucoup plus humaine. Et puis il est contraint d'aller dans un coin pour se changer. Ça, c'est génial ! Mais de façon générale, l'idée du super-pouvoir est en soi embarrassante. Que faire de ces pouvoirs ? S'il s'agit de couper un gâteau en huit ou d'allumer les bougies, à quoi bon balancer des neutrons ? Il va alors falloir qu'il fasse des choses hors de portée de tous les humains. Mais lesquelles ? Arrêter une locomotive ? Entendu. Mais ça marche une fois. Arrêter un missile ? Ça marche deux fois. Mais au bout du cinquantième épisode, une sorte de fatigue s'installe... Les Américains avaient essayé de faire mourir Captain Marvel. Nous autres l'avons réellement fait. On a reçu à la suite de ce décès une avalanche de lettres, vous ne pouvez pas savoir ! La boîte aux lettres des Éditions Lug, rue Émile Zola, débordait de lettres d'insultes, voire de menaces. Même scénario du côté outre-Atlantique. Les Américains ont par conséquent fait renaître le Captain Marvel. Fausse mort... Mais cela avait relancé la série. Pour toutes ces raisons, les super-héros ne sont pas mes préférés. Je leur préfère le héros aux vicissitudes humaines et qui trouve ses pouvoirs et son courage en lui-même. Comme tout un chacun, finalement.

### **Cela explique en partie votre basculement dans la BD franco-belge où les super-héros règnent par leur absence. La rencontre avec François Corteggiani n'y est pas anodine non plus.**

En effet. C'était la fin des éditions Lug, vers 1988-89. Je reçois un coup de téléphone d'une personne avec l'accent d'Avignon — bien qu'habitant Paris à l'époque, Corteggiani est originaire du Midi. Il me dit : « Chez Mickey, ils sont en train de chercher un super-héros, est-ce que ça t'intéresse ? » Je ne connaissais pas Corteggiani, sinon de réputation. Mickey ? Whaou ! Six cent mille par mois ! — Je ne parle pas du salaire, mais du tirage... Deux jours après, il me téléphone pour aller chez Vaillant et Pif toujours à Paris. Deux contrats dans la même semaine ! Évidemment, j'ai tout de suite accepté. J'ai participé à un petit concours chez Pif, pour lequel nous étions trois ou quatre en compétition. Je l'ai remporté. Il s'agissait de Noël et Marie, un récit semi-humoristique ou semi-réaliste contant les aventures de deux enfants sous la Révolution. Chez Mickey, c'est L'Archer Blanc qui a bien fonctionné. Ce dernier titre reparait en ce moment chez Original Watts, avec l'accord de Corteggiani. On ne pensait pas remettre cela sur le tapis trente ans

après ! Il fallait trouver un super-héros pour Mickey et c'est Corteggiani qui a trouvé l'idée. Une sorte de Robin des Bois qui n'a pas spécialement de super-pouvoirs, mais qui a un arc extraordinaire avec lequel il peut tirer dans les coins et faire des tas d'autres choses. L'aventure se déroule dans une cité post-atomique, envahie par des lianes. Un univers intéressant, fantastique, avec un super-méchant qui était bien trouvé : Klovos, coupé au niveau de la taille. Ce dernier vit sur une soucoupe, volant comme ça avec un œil unique, un peu comme Brejnev à l'époque... Le récit a bien marché chez Mickey, en témoignent les douze épisodes parus dans plusieurs pays d'Europe d'ailleurs. L'Archer Blanc a été mon dernier travail pour la revue Mickey. Entre temps, j'ai rencontré Mourad Boudjellal aux éditions Soleil, lequel m'a proposé Vae Victis ! avec Georges Ramaïoli. D'un dessin de super-héros, je suis passé à un dessin réaliste, ce qui n'a pas été très difficile. Il s'agissait de ne plus tomber dans la fable et l'affabulation et d'arrêter rayons cosmiques et autres artifices. Là, c'était des livres d'histoire.

### **Vae Victis ! se déroule durant la Guerre des Gaules. Mettez-vous davantage l'accent sur les personnages ou sur la dimension historique ?**

Historiques entre guillemets, ces récits se déroulent pendant un épisode de notre histoire humaine. J'en ai conçu plusieurs avec François Corteggiani, notamment ceux axés sur la mafia italo-américaine, à savoir De Silence et de Sang dont j'ai réalisé sept albums, les trois premiers ayant été le fait de Marc Malès. Il y avait eu un problème avec Jacques Glénat et Corteggiani m'a proposé de faire la suite. Décidément, je dois beaucoup à François Corteggiani ! C'était à peu près à la même époque que Pif et Mickey. Je me suis alors engagé dans le dessin réaliste. Les histoires ont été construites et documentées par le regretté Charlier.

### **Les Dossiers Noirs en fait...**

Oui. Jean-Michel Charlier et ses Dossiers Noirs qui paraissaient sur TF1 à l'époque. Je suis allé voir Corteggiani, alors installé à Avignon. Il m'a passé toute la doc pour chaque épisode, chaque personnage : des catalogues entiers s'étalant des années 1910 à nos jours, ou presque. Des catalogues entiers, épais comme ceux de la Manut à l'époque ! Sa documentation était juste énorme. Il faut dire que Les Dossiers Noirs se déroulent quand même sur presque un siècle...

### **Jusqu'à la mort de Falcone.**

Oui, jusqu'à la mort de Falcone, en 1960. Nous ne sommes pas très loin du siècle. Et il s'en est passé des choses : les locomotives, les avions, les tramways... J'avais toute la documentation ! À l'époque, je me servais beaucoup du rétroprojecteur. J'arrêtais celui-ci sur une image d'un tramway de Chicago par exemple. Je rajoutais par la suite des personnages et ainsi de suite. Je travaillais sur les gratte-ciels de New York, de Chicago des années 1925. Ne faire aucune bavure, aucune approximation. Et cette démarche a fonctionné ! Le récit était passionnant. Les personnages d'Al Capone, de Lucky Luciano et les autres étant passés à la postérité, on les connaît tous. Les récits étaient très sanglants, très violents : « Tchac, Bam Bam Bam... » J'ai eu le temps de parfaire mes

classiques concernant l'histoire de la mafia... Cet épisode a bien marché et de là j'ai quitté Corteggiani — si on peut dire, étant donné que je ne l'ai jamais vraiment quitté — pour travailler chez Soleil en 1989, avec Georges Ramaïoli, dit Rocca. C'est Mourad Boudjellal qui nous a présentés l'un à l'autre. Mais je voyais bien que Georges Ramaïoli n'osait pas, sachant que j'étais pris par un boulot fou. Il m'arrivait en effet de dessiner et d'écrire trois récits de front : une semaine, tel récit, une autre semaine, tel autre, etc. Mais enfin, ça marchait et j'arrivais à produire trois ou quatre albums par an. D'ailleurs, *Vae Victis !* a duré quinze ans, alors qu'en même temps je faisais *Chroniques Barbares* et *Quetzalcoatl*. Vous voyez le tableau... Séries auxquelles il convient d'ajouter *Les Survivants de l'Atlantique*... Mourad nous a donc présentés, tandis que Ramaïoli était quelque peu dubitatif. « Oui, c'est l'histoire d'une jeune femme, l'époque de la Guerre des Gaules écrite par César... », me précise-t-il. Je lui répondis : « Mais, attends ! C'est intéressant ! Je connais bien mon histoire et cette période lointaine offre de fait une certaine latitude dans l'inventivité ! » On ne savait en effet presque rien des Gaulois ou du moins très peu de choses. J'ai cherché par la suite de la documentation sur Internet, mais très peu d'informations sont finalement présentes. Pas d'écrits disponibles, par ailleurs, étant donné que les Gaulois n'écrivaient pas. Il a fallu que César raconte ses récits dans son *De Bellum Gallicum*. On n'a pas suivi le *De Bellum Gallicum* à la lettre, mais presque, notamment ses campagnes de 58 à 52 avant Jésus-Christ, autrement dit de l'arrivée de César au mont Beuvray pour arrêter les Helvètes jusqu'à Alésia en -52. Ces campagnes se déroulent tout de même sur six années et c'est une sacrée guerre ! Cela a été pour moi une plongée dans l'histoire et un retour à mes humanités.

### **Il y eut ensuite d'autres récits de ce type...**

J'ai proposé *Les Survivants de l'Atlantique*, en reprenant *Blek le Roc* pour le nommer Yann Le Scorff, né à Saint-Malo. Les premières planches ressemblent exactement à ce qui se passe dans celles de *Blek*. Puis elles cèdent leur place à d'autres aventures qui n'ont plus rien à voir. Arrivent là-dessus *Chroniques Barbares*, récit mettant en scène l'arrivée des Vikings aux neuvième et dixième siècles. Elles content l'histoire d'un jeune moine qui va remplacer le roi norvégien Leiff Ericsson et découvrir le Groenland et l'Amérique. Dans chacun des récits, on retrouve des repères historiques, des dates, mais aussi des zones d'ombres. Ces dernières sont intéressantes dans la mesure où il peut y avoir dans les récits des personnages probables, à la frontière de la fiction. Il devient dès lors possible de remplir ces zones d'ombres. Comme dans la série *Quetzalcoatl*, narrant l'histoire d'une jeune Mixtèque, au sud du Mexique — le Guatemala actuel — qui devient prisonnière des Aztèques pour être amenée en sacrifice à Mexico, c'est-à-dire à Teotihuacan. Réussissant à s'échapper, elle deviendra une courtisane de Moctezuma, l'empereur des Aztèques. Elle finira par s'enfuir, puis elle rencontrera Cortès. Elle deviendra l'une de ses maîtresses et s'en ira le guider jusqu'à Mexico. Le lecteur assistera à la destruction et à la mise en servitude de la population autochtone et verra notre héroïne brûlée par l'Inquisition. Tout cela est exact. J'ai bien pris soin de me documenter au point même d'être allé à Mexico avec ma femme. Voilà l'Histoire. Toujours l'Histoire. L'Histoire comme pour *Ben Hur* chez Delcourt. C'est un très beau récit tenant très bien dans quatre albums. Le film est par ailleurs merveilleux. Je me suis d'abord inspiré du roman, complexe, mettant en scène l'histoire des Évangiles et celle des Hébreux. Je suis finalement resté assez proche des deux films de 1925 et 1959, lesquels sont plus limpides. Ce sont ceux que connaissent les lecteurs, au travers

notamment de la fameuse scène de la course de chars et du personnage de Messala Corvinus.

### **Il y a également Le Dernier Kamikaze.**

Oui, avec Félix Molinari. Je me suis inspiré d'un surprenant fait divers, à savoir la découverte douze années après la fin de la guerre du Pacifique, de Japonais dans la jungle de Nouvelle-Guinée, lesquels croyaient toujours que la guerre n'était pas finie. Ils guettaient le retour des Yankees ! Pourquoi ne pas exploiter une telle idée ? Et j'ai poussé un peu plus loin en imaginant une Kamikaze, soixante ans après la fin de la guerre. Là-dessus, j'avais écrit un autre scénario pour Félix qui entre-temps décéda. Il se déroulait également durant la guerre du Pacifique. Cela s'appelait Tokyo Express : les trois guerres de Jack Norton. On y retrouvait l'esprit héroïque des héros de Félix, le mien de héros étant un peu plus modeste. Ce n'est pas vraiment un héros, mais un type qui va être transporté sur trois batailles, sans vraiment le vouloir. L'histoire plaisait à Félix : il avait déjà le pinceau à la main, mais il a perdu sa dernière bataille... J'ai par ailleurs commis une faute grave aux yeux du Ciel : j'ai fait du porno ! Ça s'appelle Messalina. Laquelle série a remporté un énorme succès ! (Rires.)

**Justement ! Nous souhaitons vous parler du rôle important de vos héroïnes, notamment celles des séries Vae Victis et Messalina. C'est vrai que Messaline se livre volontiers à quelques cabrioles...**

Oui plutôt... (Rires.)

**Faut-il y voir ici un contrepied à la censure que vous avez subie quand vous étiez retoucheur ?**

Vous avez raison, oui. C'est une manière de me libérer quelque peu et de libérer — je l'espère aussi — les lecteurs. Je crois que la plupart des artistes ont voulu ou tenté de faire du porno ou alors de l'érotisme poussé. Où est la limite ? On la connaît : c'est celle de la définition du dictionnaire. Pornographie : « vue complaisante de l'acte sexuel. » Mais cela peut aller plus loin avec Messaline, puisqu'elle a énormément torturé et tué aussi. On lui comptabilise entre 1000 et 2000 victimes sur ses propres ordres, morts commises par la garde prétorienne qu'elle commandait. Il ne faut pas oublier que cette fille est devenue impératrice de Rome à l'âge de dix-neuf ans, en l'absence de son mari Claude, lequel était en campagne en Germanie et en Bretagne. Elle a nommé son seul amant connu, Silvius, chef des esclaves aux thermes du forum de Rome. Elle s'est autoproclamée impératrice et a gouverné pendant deux ans. Puis elle est morte à vingt-deux ou vingt-trois ans. Et en l'espace de trois ans de pouvoir, elle a comploté, tué et torturé. Elle est à l'origine des premiers pogroms contre les juifs et les chrétiens. En un mot, elle a massacré. Alors franchement, cela valait bien quelques pages... pour adultes très costauds. Il y a eu six albums qui ont bien marché et qui sont en cours de réédition chez Original Watts. Messalina, c'est du hard ! C'était à la demande de Delcourt, mais ces derniers ont trouvé que c'était trop costaud. Ils voulaient pourtant du porno ! Mais c'est quoi, un porno faible ?

## **Cela s'appelle un pornosoft...**

Cela me rappelle un discours d'Albert Weinberg, un autre grand ami qui lui aussi a disparu. Il dessinait des avions et des pilotes de guerre. Il me dit un jour : « Quand même, dans tes BD, t'es cruel, t'es violent ! » Et je lui rétorque « Mais, il n'y a aucune différence avec toi ! Toi, tu les tues à 5000 m d'altitude : un pilote balance une bombe atomique ou un panache de bombes et c'en est fini ! » Il sait quand même à quoi ça ressemble en dessous, non ? Les brûlures au phosphore, les radiations, etc. Avec moi au moins, c'est du corps à corps ! Et pour terminer, je viens de livrer à Original Watts seize planches d'un nouveau récit qui se passe au cinquième siècle en pleine période viking, dans le Norrland. [NDLR : actuellement disponible sous le titre Alwilda - Naissance d'une Walkyrie]. L'histoire met en valeur les conditions terribles d'application de la loi du noor glaw, en particulier les lois concernant la condition des femmes. L'islamisme, en comparaison, c'est de la rigolade ! Elles ne pouvaient hériter de rien. On les épousait de force à l'âge de seize ans ou on les chassait. Ou alors elles devenaient vestales, en servant les dieux Thor et Odin. Celles qui étaient chassées devenaient alors pirates, vikings ou walkyries. Ce sont mes amis qui m'ont donné cette idée, inspirée d'une vieille légende nordique. Le récit s'appelle Alwilda. C'est l'histoire d'une jeune fille qui quitte sa famille, refusant non seulement le mariage forcé, mais également le statut de vestale. Elle s'enfuit et va alors devenir pirate sur la mer baltique. Je raconte par cette entremise l'histoire de la condition féminine, toujours actuelle quelques siècles plus tard...

## **Justement, parlez-nous d'Original Watts.**

Fabrice Tellier et David Barnier ont créé cette maison d'édition. Ils ne vivent d'ailleurs pas très loin d'ici dans la région lyonnaise. Ils sont un jour venus me voir pour me proposer de rééditer toutes mes anciennes bandes dessinées de super-héros. Je leur ai confié tous mes originaux et nous partageons les bénéfices, ventes d'originaux et réimpressions. Ils s'occupent de tout. Je passe par eux pour les festivals et ils assurent toute la logistique. Ils rééditent tout exception faite des titres franco-belges. Nous avons encore des tas de projets ensemble. Ils sont juste for-mi-da-bles. Toujours disponibles et passionnés ! Rien à voir en cela avec les gros éditeurs...

## **Concernant La Renaissance d'un héros, premier tome de la série Le Garde Républicain signée Thierry Mornet, vous y dépeignez une société au bord du chaos. L'avenir est-il aussi sombre que cela ?**

Je vais vous raconter une anecdote, celle de l'histoire du Stade de France au moment des événements de novembre 2015. J'avais écrit bien avant ce drame une histoire similaire ! Le stade s'avère un endroit idéal pour y enfermer les personnes qui ne sont pas d'accord avec vous. Tous les régimes totalitaires ont utilisé les stades... Les Grecs, les Romains, Mussolini, Hitler ou encore Tito ont compris l'opportunité qu'offraient les stades. Pinochet et Staline également. Tous les grands totalitaires finalement. Et pour cause : c'est un lieu de concentration idéal. Regardez le Vel d'Hiv qui permit de rassembler les Juifs où les trains venaient les chercher pour les envoyer à Auschwitz. Le Vélodrome est

un lieu fermé, facilement gardé. Des toilettes sont éventuellement à disposition et les gens sont là, tournant en rond dans l'attente de leur mort. Le stade, c'est le premier stade — c'est le cas de le dire — où l'on enferme avec commodité une foule d'individus, bien plus aisément que dans une caserne par exemple. Dans la région parisienne, s'il n'y avait pas eu le Vel d'Hiv, où les victimes auraient-elles été parquées ? Il y avait bien Drancy et ses nombreux immeubles, mais de telles structures sont plus difficiles à garder. Il aurait alors fallu les clôturer. Opération délicate. Les récents et tragiques événements qui se sont par ailleurs déroulés au stade de France ne m'étonnent absolument pas. Cela aurait pu être pire, bien pire. Et cela pourrait être bien pire dans le futur ! Vous réunissez 80 000 personnes dans un endroit fermé et vous faites péter une lessiveuse là-dedans... Vous rendez-vous compte ? Ce n'est guère du pessimisme ! J'avais déjà écrit le premier tome du Garde Républicain quand sont advenus les événements liés au Bataclan à Paris. Dans ce récit, un groupe totalitaire nommé "La Spirale" prend le pouvoir. La spirale a une signification qui n'est pas sans rappeler celle de la croix gammée d'une certaine manière... L'une comme l'autre sont circulaires. La spirale évoque l'idée dans le récit d'une force centrifuge qui s'empare de Paris. Et ce groupe totalitaire attend le bon moment pour commettre son attentat, à savoir lors d'une Coupe du monde au Stade de France. Toute la police de Paris est concentrée autour du Stade, la population est installée devant sa télévision et les rues sont vides : c'est un moment idéal pour un groupe fachos de prendre le pouvoir ! L'histoire se déroule fort heureusement dans le futur. Pas le futur proche, mais pas lointain non plus...

### **Ce que j'ai bien aimé dans ce récit, c'est le pigeon qui sert d'informateur...**

Oui ! Le pigeon a été cloné. On lui a mis une sorte de radar, de radio à l'intérieur. Mais c'est un vrai pigeon. Contrairement au drone qui peut être facilement détecté, un pigeon peut se confondre avec ses milliers de congénères. Il y en a des milliers sur les tours de Notre Dame. Comment savoir si l'un d'entre eux n'est pas un drone en fait ?

### **Toujours ancrer le récit dans la réalité par l'entremise des détails historiques...**

Voilà ! Imaginez votre chat qui a été cloné... Il vous suit toute la journée, ses yeux lui servant de caméra. C'est facile. Ou une souris dans la maison, animal plus furtif... Ou encore un chien dont le collier viendrait des services secrets. Ce sont des idées simples, mais qui, à mon avis, vont prendre forme dans le futur. Nous sommes d'ailleurs déjà suivis à tous les coins de rue aujourd'hui...

### **Entre la science-fiction, le fantastique et la fantasy, lequel genre jouit de votre préférence ?**

Moins l'heroic fantasy. Elle m'intéresse beaucoup moins dès lors qu'elle verse dans l'affabulation totale. On y chevauche des dragons, on y combat avec des épées magiques... C'est un monde qui m'interpelle moins, mais dont le succès est toujours présent malgré un léger recul aujourd'hui. Les éditions Soleil en ont fourni des tas, avec Arleston notamment... Des histoires de filles en cuirasses... Je préfère la science-fiction, puisque là on joue sur certaines vérités comme avec l'astrophysique. Et j'aime bien

quand la science-fiction dépasse très légèrement la science d'aujourd'hui, quand la fiction se projette à l'horizon de dix ans ou vingt ans...

### **Un attachement tout particulier donc pour le registre de l'anticipation ?**

Voilà ! L'anticipation, c'est marcher sur Mars par exemple. Ou bien se poser pour la première fois sur une météorite. C'est passionnant dans la mesure où il devient possible de fantasmer, mais toujours avec raison. J'appelle cela de la science-fiction "utile". Les récits de science-fiction qui se situent en revanche dans des temps fort reculés relèvent davantage à mon sens de l'heroic fantasy...

### **Et quelles sont les lectures de jeunesse qui vous ont marqué ?**

Jules Verne ! Jules Verne, c'est le modèle qui faisait de la fiction, mais une fiction à peine plus avancée que la réalité de son époque. Jules Verne, ce sont les années 1870-1880. Ses récits n'anticipaient la réalité que d'une trentaine d'années. Les premiers sous-marins et les ballons existaient déjà à son époque. Il pouvait inventer un ballon qui n'atterrit jamais et fait le tour en monde en quatre-vingts jours... Ce n'est pas vraiment du fantastique, mais plutôt une science-fiction anticipatrice. Le fantastique relève de l'inexplicable. Or, on se doit de tout expliquer. C'est encore plus beau quand on peut tout expliquer. Expliquer à un enfant ce qu'est un arc-en-ciel par exemple...

### **Mais ne perd-on pas dans l'explication justement cette part d'émerveillement, de magie ? Ne convient-il pas mieux parfois de demeurer dans une forme d'ignorance ?**

Regardez Jurassic Park, c'est du fantastique, lequel s'appuie toutefois sur une dimension explicative, rationnelle. Grâce à la génétique, ce parc d'attractions du jurassique, selon Spielberg, a réussi à cloner et à ressusciter des dinosaures de l'ère secondaire. C'est possible : nous ne sommes pas loin d'une telle performance avec des mammoths qui ont dix mille ans... La difficulté réside dans le fait de trouver aujourd'hui des nucléides de l'époque des dinosaures, lesquels remontent à plus de soixante-cinq millions d'années. Mais pourquoi pas ? Je dirais que c'est plausible, non pas possible, mais bien plausible. Nous pourrions éventuellement y arriver. Aujourd'hui, nous clonons bien des chèvres à deux têtes ! Nous faisons des trucs complètement dingues d'ailleurs... Enfin, si cela peut servir la science ou la médecine... Pourquoi pas ? Maintenant, si vous avez un chien, je veux bien le voir voler ! (Rires)

### **Une approche finalement plus hermétique que celle d'un Stephen King par exemple, lequel laisse place à l'imaginaire.**

Oui, mais chez Stephen King on retrouve également une raison, une explication... Les Américains sont quand même assez forts pour cela.



**Une explication, certes, laquelle relève tout de même du surnaturel et non de la raison. Ou si peu...**

Laquelle explication peut paraître surnaturelle pour nous. Sur Terre en tout cas... Je pense qu'une personne du début du siècle dernier voyant passer un TGV ne manquerait pas d'être éblouie... Ce n'est pas normal qu'un train avec 400 voyageurs aille à 300 km/h, mettant ainsi Lyon à deux heures de Paris. Nous sommes ici dans le fantastique de Jules Verne. Oui, un tel scénario est plausible avec les progrès de la science. Isaac Azimov a d'ailleurs très bien expliqué les mondes futurs avec une remarquable plausibilité, notamment concernant la question du clonage.

**Concernant le cinéma, avez-vous des références sur lesquelles vous vous appuyez dans vos recherches ? Vous citez Spielberg tout à l'heure.**

Oui. Jurassic Park est en ce sens une des références les plus spectaculaires. On peut également citer Frankenstein, la référence du cinéma fantastique concernant la thématique de la monstruosité. Nous sommes aujourd'hui tout à fait capables de reproduire un schéma identique à celui de la créature de Frankenstein, en prenant des morceaux de cadavres pour en faire un être humain. Citons également les progrès réalisés concernant les prothèses. Même remarque concernant la robotique également. Nous parlions des clones. Le thème du clonage relève, pour encore, du domaine fantastique. Mais cette approche n'en demeure pas moins plausible pour autant. Il peut certes y avoir un fantastique débridé qui ne demande aucune explication. Mais j'aime moins cette démarche dans la mesure où nous tombons dans la facilité. Il est facile d'inventer n'importe quoi, mais plus difficile, en revanche, de l'expliquer. Des lunettes qui verront sous les vêtements existeront un jour. Nous pourrions bientôt mettre un appareillage dans l'oreille qui fera que nous n'aurons plus besoin de GPS dans notre voiture : « Tournez à droite à deux cents mètres. » Question de temps !

**Concernant cet avenir justement, quelle perception en avez-vous : tendance utopique ou dystopique ?**

(Soupire). J'y vois une source d'inquiétude et de déshumanisation, je pense. Lors d'un voyage en Russie, par exemple, je fus surpris et attristé de voir que les personnes à bord du bateau étaient plus préoccupées à l'idée de chercher la salle des ordinateurs que de contempler les sublimes paysages autour d'elles...

**Vous êtes finalement assez pessimiste...**

Oui, cela me rend pessimiste. Il n'y a plus guère de relations entre les gens. Aujourd'hui, les jeunes montent dans le bus, le regard fixé sur leur portable, sans prendre la peine de regarder autour d'eux. Rien... C'est une masturbation mentale terrible. Autant la masturbation peut être un plaisir, mais là... Un retour en soi-même tout en oubliant le reste du monde. L'avenir qui se profile, pourtant, semble bien être celui de 1984 de George Orwell... Nous y venons petit à petit. C'est celui de 2001, l'Odyssée de l'espace dans lequel l'informatique prend le dessus sur l'humanité. Une très belle histoire signée

Arthur C. Clarke au demeurant. À un moment ou à un autre, l'ordinateur finira par gagner... 2001 est pourtant un film insupportable par sa lenteur pour les jeunes de notre époque actuelle, lesquels se sont nourris auprès des licences Star Trek et Star Wars. Pourtant, le dialogue entre les deux astronautes et l'ordinateur s'avère juste essentiel tant il nous concerne plus que jamais aujourd'hui. L'ordinateur qui se révolte parce qu'on a omis de le mettre au courant de la mission ! Il a seulement reçu des ordres pour assurer la maintenance du vaisseau, mais personne ne l'a pas mis au courant de la destination de ce dernier ni de la finalité de la mission. « Vous m'avez oublié... » C'est comme un chien qui va mordre son maître parce qu'on a oublié de lui donner sa pitance... Cet épisode de la part de Clarke est tout simplement génial. L'histoire tout entière est géniale ! L'idée de la Sentinelle, l'histoire des monolithes... Comment retrouver un jour la trace d'une civilisation venue sur Terre deux millions d'années de cela ? Peut-être qu'un jour, à force de creuser des autoroutes... L'homme a beaucoup fantasmé sur cette question de la vie extra-terrestre, en témoignent l'île de Pâques ou les géoglyphes de Nazca. C'est bien de fantasmer, c'est très bien même, à condition que nos fantasmes reposent sur des bases solides. Tous les auteurs de science-fiction se sont aventurés dans de telles histoires, avec plus ou moins de plausibilité selon les uns ou les autres. Qu'il y ait eu une visite sur notre Terre... Cela fait bien quatre milliards et demi d'années que la Terre existe ; il est donc bien possible que des voyageurs s'y soient arrêtés...

### **Quels sont les films de science-fiction que vous aimez tout particulièrement ? Star Trek, Interstellar ?**

Je ne les ai pas tous vus. Je vais peu au cinéma. J'y vais avec mes petites filles, lesquelles sont plus orientées vers des films comme L'Âge de Glace... Je lis par contre pas mal, voire beaucoup. Reste la télévision... Les films de science-fiction qui m'ont vraiment marqué sont 2001, l'Odyssée de l'espace — il faut dire qu'à ce moment-là j'avais vingt-trois ans — ou encore La Planète des singes. Ce dernier fait également partie de ces grandes idées issues de la science-fiction et le final est assez extraordinaire ! Cette histoire du romancier Pierre Boulle a été adaptée en comics sous les traits de John Buscema, en noir et blanc, à l'époque où il dessinait les aventures de Conan. Je ne les ai pas gardés et c'est bien dommage... J'en avais dessiné les couvertures tout comme celles de La Guerre des Étoiles. C'était superbe et l'histoire suivait exactement les deux premiers épisodes en compagnie des mêmes personnages. C'était très bien fait et si un jour vous allez chez les brocanteurs ou les bouquinistes, vous pouvez tomber dessus ! Du pur Buscema, avec des dessins au lavis faits par lui-même ou par Sal Buscema, son frère.

### **Quel regard portez-vous sur Frazetta, cette autre légende de l'illustration ?**

Ah oui... Lui, c'étaient de vrais tableaux ! Il travaillait dans le pur réalisme américain, réalisme que nous retrouvons aussi chez les Soviétiques. Ne pas faire la moindre erreur, la moindre faute sur les cuirasses, sur les chairs... Pour en revenir à la science-fiction, je pourrais par ailleurs mentionner Total Recall, de Verhoeven, un cinéaste formidable, ou bien encore l'adaptation du roman de Philip K. Dick, Minority Report, adapté à l'écran par Spielberg. Voilà de très bons films auxquels il convient d'en rajouter quelques autres sûrement...

## **Et La Guerre des Étoiles ?**

C'est passionnant. J'ai dessiné pas mal de couvertures sur cette série. C'est bien fait, il n'y a rien à dire. Ils sont fortiches à Hollywood, assurément ! De grands acteurs, des situations crédibles, des planètes cohérentes comme celle de Tatooine. Rien à dire ! Georges Lucas a même fait de belles trouvailles. C'est un beau récit d'aventures. Et puis l'aventure pardonne tout. Le héros, lui-même en danger, ne manquera pas d'aller sauver son héroïne. On le voit copain avec un monstre et affublé de deux robots qui sont les pendants de Roddy et d'Occultis. Nous retrouvons finalement toujours la même chose, à savoir l'éternel trio et ses multiples variantes. Ici : la fille, le gars et le monstre. Les trois copains. Et la Guerre des Étoiles est dans la droite ligne des grands classiques de l'aventure, à ceci près que l'aventure se déroule dans l'espace. Et puis, en même temps, on pardonne tout parce que c'est très bien fait. L'humour aide en ce sens...

**Lucas s'est inspiré de l'universitaire Joseph Campbell pour construire sa mythologie. Cette dimension archétypale et mystique contribue incontestablement au succès de la saga.**

C'est le mot ! Ce sont des archétypes. Nous aimons ces archétypes, dans la mesure où nous les reconnaissons tout de suite. Dès le début du film, nous identifions sans difficulté aucune les gentils et les méchants. Où se situent la puissance noire et la Force ? Ce n'est pas de la naïveté, mais une nécessité psychologique. Nous avons besoin d'une certaine simplicité philosophique et non d'être emprisonnés par moult balivernes. Cela coule de source finalement. Mais c'est bon de temps en temps aussi de faire une échappée dans l'espace-temps. On appuie sur un bouton et « pfiou », nous voilà déjà ailleurs avant même d'être décoiffés ! (Rires)

## **Quelles sont les adaptations de super-héros que vous avez vues au cinéma ?**

Très peu. J'ai bien aimé les premiers Spiderman. D'abord parce que j'aime bien le héros et qu'il a été bien adapté à l'écran par Sam Raimi. Mais très franchement, je ne cours pas après les adaptations cinématographiques. Je ne suis d'ailleurs pas vraiment un amateur de super-héros. J'ai un réel plaisir de raconter des histoires, mais pas pour autant celui d'en lire. Mais le plaisir de raconter, oui. Je pense avoir eu en tout cas les épaules pour le faire. Je n'en sais rien, mais je l'espère... Raconter une histoire est chose facile, à condition de ne pas tomber dans le répétitif. C'est que je disais tout à l'heure : balancer des neutrons ? OK ! Mais pour quoi faire ? Moi, si ça me tente présentement, je peux vous soulever la table ! Enfin, avant je pouvais... (Rires.) Mais toute la problématique réside dans le sens donné à l'action. C'est en ce sens justement que j'aime bien l'Illiade et l'Odyssée d'Homère. On y parle des archétypes mentionnés tout à l'heure. On peut dire à ce titre qu'Homère a été l'un des créateurs de nos grands archétypes occidentaux. L'histoire du gars qui part pour voir ce qu'il y a de l'autre côté de l'horizon, quitte à abandonner sa femme, ses enfants et son héritage. Pour aller voir ce qu'il y a de l'autre côté de la montagne, de l'autre côté de la mer ou de l'autre côté du désert. Tout simplement. Ça, c'est merveilleux ! Et c'est l'aventure humaine...